Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 14 (1876)

Heft: 47

Artikel: [Nouvelles diverses]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183930

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

que lè z'oïessâi recaffà, s'arrétè, tot ein colére; ramassè on part dè melions et pan! lè z'acoulhiè contrè la fenétra. Ma fâi, manquà lo canton et lè pierrès vont épécllià dâi carreaux à 'na fenétra dâo premî, tandique lé volliàvè acoulhi âo sécond. Lè dzeins que démâorâvon quie vîgnon vairè cein que lâi a, et quand vayon noutron gaillà, lâi font: Ditèsvâi, vo; qu'est-te que cein vâo derè? — « Oh ma fài, n'ein pu pas dâo mé, que repond, n'est pas à vo que lè volliàvo tsampà, mà n'é pas pu allà pe hiaut, arreindzî-vo avoué clliâo dè tot amont. »

On hommo qu'étai su lo poeint de veri le ge, desai à sa fenna: Stè plié, ma pourra Rosette, quand sari moo, ne tè remâria pas avoué l'assesseu que m'a tant fé einradzi le z'autro iadzo, dâo teimps iô tè frequentavo. — Oh! n'ausse pas pouaire, Samuïet, su dza d'accoo avoué Toinon à la Lizette.

On prédzo vito fé.

On menistrè que n'étâi pas destrà foo po son metî et que n'avâi min dè tiura, predzivè decé, delé, po reimpliacî dâi z'autro. On dzo que predzivè dein on veladzo, lo pourro bougro s'éimbreliquoqua on momenet aprés que l'eut de : « Mes chers frères! » et coumeint n'étâi pas fotu dè sè rassoveni dè s'n'aleçon et d'allà pe llien, dese âi dzeins qu'étiont à l'Eglise : « Y'aré onco bin dâi z'afférès à vo derè, mâ coumeint ne mè farâi rein dè frémâ que vo volliâi étrè tot asse crouïo se vo z'ein dio bin mé, y'âmo atant botsî tot lo drâi. »

Et décheinde dè la chére.

Une dame dont l'instruction n'était pas en rapport avec les prétentions, s'imaginait que les mots enfance et infanterie avaient la même signification, vu leur ressemblance. Un jour qu'elle se trouvait en grande compagnie, elle dit fort naïvement: « Pour moi je n'ai jamais tant été pour les poupées quand j'étais dans l'infanterie. »

Un bourgeois de Cossonay, qui possède un des meilleurs parchets de Gollion, se plaisait sans cesse à médire de la fête de Morat, au moment où l'approche de cette grande solennité nationale faisait l'objet de toutes les conversations.

« Je sais bien, lui dit son voisin l'épicier, pourquoi tu n'es pas partisan de la fête de Morat; la chose est bien simple. Tu aurais sans doute préféré que la victoire restât à Charles-le-Téméraire, afin de pouvoir vendre ton Gollion pour du Bourgogne. »

Une houteille de Sauternes.

C'était au temps des bonnes vieilles diligences. Les chemins de fer n'étaient pas encore en action et les actionnaires n'avaient pas encore éprouvé toute l'amertume qui s'attache à de telles entreprises.

Le père B*** avait toujours dit : « Je ne veux pas mourir sans voir Paris. Et un beau jour il fit ses petits préparatifs et partit pour la grande capitale.

Il arriva à Paris vers quatre heures de l'aprèsmidi, descendit au premier hôtel dont l'aspect lui inspira quelque confiance, y déposa son gros sac de nuit et dit au portier: « Comme ce n'est pas encore l'heure de goûter, où est-ce qu'on peut aller boire un verre en attendant? »

On lui indiqua un des beaux cafés du Palais-Royal situé à quelque distance. Ebloui à la vue des dorures et des nombreuses glaces qui décoraient la salle, il dit à demi-voix: « Te bombarde que de miroirs! »

Puis, s'installant à une petite table de marbre, il frappa trois grands coups avec la tête d'un jeune chêne coupé dans le bois de Vernand. Un sommelier accourt en toute hâte, craignant de voir le marbre céder sous le gourdin de son nouveau client.

- Mssieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?
 - Une bouteille et un verre.
 - Une bouteille de quoi, Mssieu?
 - Une bouteille de vin, sacredieu!
 - Quel vin, s'il vous plaît?

— Du blanc, épi du bon. Sur cette recommandation, le garçon apporte une bouteille de Sauternes, la débouche et fait perler le

précieux liquide dans un beau verre de cristal.

A la première gorgée, notre compatriote trouve ce vin moins acide que celui de Crissier et plus chaud à l'estomac.

Un quart-d'heure après, la bouteille sonnant le vide, il la passe au garçon par-dessus l'épaule: « Donnez voir encore une chopine pour finir. »

Le jeune homme ne connaissant pas cette derdernière mesure fait observer qu'il ne peut lui servir qu'une seconde bouteille.

— Eh bien, ce sera pour une autre fois. Combien est-ce que je vous dois?

- Huit francs, mssieu.

Le père B*** recula de deux pas et failli renverser tout ce qui se trouvait sur la table voisine. Il sortit lentement cette somme de sa bourse de cuir, et murmura dans sa barbe :

Voleu que vo z'îté!... me raudzâi ç'avoué cein que cotè 'na botolhie ice on ein arâi pas 'na breintâ pè tzî no!

Aussi chaque fois que le père B*** retourna dans quelque café de Paris pour se rafraîchir, avait-il soin de dire au garçon: « Mais je ne veux rien de ce Sotterne au moins! »

Nous empruntons les réflexions suivantes à un article sur l'empoisonnement par les champignons, publié dans la Gazette médicale, de Paris:

« La science ne possède aucun caractère certain, absolu, qui établisse une limite bien tranchée entre les champignons comestibles et ceux qui sont véné-

neux. On est donc en droit de s'étonner, étant connue l'énorme consommation qui se fait de cet aliment, que les accidents ne soient pas plus fréquents. Et, en effet, bien que l'administration exerce une surveillance aussi attentive que possible, par l'entremise d'inspecteurs spéciaux, chargés de visiter tous les champignons qui passent par le marché de Paris, les seuls par conséquent qui puissent être vendus, et de faire jeter tous ceux qui leur paraissent suspects, un grand nombre de marchands au détail vendent cependant des champignons qui leur sont apportés directement de la campagne, évitant ainsi les drots de la halle. De plus, par suite d'une erreur déplorable qui consiste à croire que du moment qu'une cuillère d'argent déposée dans le vase qui a servi à la cuisson n'est pas altérée, les champignons ne sont pas vénéneux, que de gens persistent encore à manger ces champignons de contrebande ou qu'ils vont récolter eux-mêmes dans les environs de Paris, malgré les avertissements répétés qu'on leur donne de tous côtés! Mais ils ont foi dans l'expérience de la cuillère d'argent. Ces empoisonnements par imprudence sont à peu près les seuls qui se produisent aujourd'hui. On en compte actuellement quatre cas dans un de nos hôpitaux, qui paraissent dus à une semblable cause. »

Un chasseur de Lausanne, fort peu expérimenté et qui revient presque toujours avec son charnier vide, s'approche, l'autre jour, d'un jeune paysan travaillant dans son champ.

- Bonjour, mon ami, vous y tapez dur.
- C'est dur, en effet, monsieur.
- Dites-moi, vous n'avez rien aperçu par là, vous n'avez point fait lever de gibier.
- Je vous demande bien pardon, monsieur, j'ai fait partir un gros lièvre de ce buisson; il s'est dirigé vers ce champ de pommes de terre.
 - Pas possible! et y a-t-il longtemps?
- Assez longtemps, monsieur, c'est ce printemps, au mois de mars.

Pour toute réponse le chasseur siffla son chien et tourna sur ses talons.

On nous écrit de Vevey:

Vous avez publié dans votre dernier numéro une prière contre le *décroit*. Je prends la liberté de vous en envoyer une que peut-être vous ne connaissez pas et qui est destinée à arrêter les hémorrhagies.

La voici:

« Sang! sang! sang! reste dans les veines comme le précieux sang de Jésus Christ est resté dans son corps sur la croix, et qu'aucune goutte ne sorte ni ne purisse (sic) du corps de † † †

Notre père qui est aux cieux, etc. »

-9600

Le daltonisme. — On sait que cette singulière maladie se traduit par une erreur sur les couleurs; c'est-à-dire que tel individu qui en est affecté voit en vert les objets rouges, et réciproquement. Arago cite l'exemple d'une famille écossaise, dont tous les membres voyaient vert ce qui était rouge, et le spirituel professeur d'ajouter, que pour cette famille infortunée, les cerises n'étaient jamais mûres.

M. le docteur Favre, médecin en chef des chemins de fer de Lyon, vient d'adresser, à l'académie des sciences, une note d'un grand intérêt au sujet de cette maladie. D'après lui, le daltonisme est d'une frèquence effrayante. Il est effrayant en effet de calculer les accidents qui ont pu se produire sur les chemins de fer par cette seule cause. Un mécanicien voit noir un disque rouge: il passe outre, et se brise plus loin contre un train dont il n'a pas vu le signalement. En Angleterre et en Belgique, il y a eu de nombreux exemples de catastrophes dues à ce motif.

Dans une série de candidats aux emplois du service actif des chemins de fer, sur 1,050 hommes âgés de 18 à 30 ans, presque tous anciens militaires, sachant au moins lire, écrire et compter, M. Favre a trouvé 98 hommes (près d'un dixième) qui se sont trompés sur une ou plusieurs couleurs. Le violet a été cause d'erreur 78 fois, le bleu 50 fois, le vert 54 fois, le jaune 14 fois, le rouge 10 fois.

Il est à remarquer que la fréquence d'erreur varie selon les couleurs.

Cette erreur de la vision est quelquefois due à des blessures; dans ce cas, elle n'est pas de longue durée (3 jours à 1 mois).

Ce que l'auteur a soin de faire ressortir, ce sont les malheurs auxquels les daltoniques peuvent exposer leur prochain dans la marine, les chemins de fer, les industries. Les déplorables rencontres des navires en mer ne proviennentelles pas souvent des daltoniques?

M. Favre est persuadé qu'on peut guérir le daltonisme, et il en indique les moyens, qui consistent dans une certaine éducation lente et graduelle du sens de la vision. Ces moyens lui ont souvent réussi. En tout cas, il insiste sur la nécessité d'examens spéciaux pour constater la perception exacte des couleurs chez les employés de la marine, de l'armée, des chemins de fer, des industries, partout enfin où il importe d'y voir clair, ce qui est assez général.

Le caucus. — Voilà un mot qui a été employé mainte fois par nos journaux politiques et qui l'était encore l'autre jour à l'occasion des élections genevoises, et dont bien peu de personnes connaissent l'origine. La voici. — Par ce mot bizarre, les Américains du nord désignent les réunions convoquées par les délégués aux Conventions générales, pour y rendre compte de leur mission. Les Conventions, où ces délégués sont envoyés, sont des réunions libres dans lesquelles un parti politique règle les mesures à prendre pour le triomphe de ce parti.

Les caucus se tiennent ordinairement dans une des pièces de l'hôtel-de-ville. Ils sont aussi libres que les conventions et l'entrée de l'hôtel-de-ville ne leur est jamais réfusée. Tous les partis ayant besoin de liberté, le triomphe momentané de leur opinion ne les amène jamais à priver leurs adversaires des droits qu'ils ont eu et auront à invoquer pour eux-mêmes. Aussi, en même temps qu'un parti tient son caucus dans une des salles d'un édifice public, il arrive fréquemment que le parti opposé tient le sien dans la salle voisine. L'autorité municipale doit seulement être avertie du jour de la tenue du caucus, et enfin d'en assurer le bon ordre, elle s'y fait représenter soit par le maire, soit par un alderman. Ces membres du conseil municipal sont ordinairement choisis par la réunion pour en présider et diriger les débats.

Histoire de chasse. — J'ai eu l'honneur, nous disait un gai compagnon, dè chasser avec un souverain régnant. Sa Majesté avait, comme il est d'usage, un marqueur nommant à haute voix et écrivant sur un carnet la pièce abattue par l'illustre veneur.

Or, il advint sous mes yeux que l'illustre personnage fit

coup double. De sa première cartouche il abattit une caille, et de la seconde le prince H., son chambellan.

Et j'entends le griffier consciencieux noter à haute voix, avec un sangfroid magnifique « une caille et un chambellan », comme il eût dit « une caille et un faisan ».

Je me hâte d'ajouter que le blessé en fut quitte pour quelques jours de lit. Depuis cet accident là, quand son souverain le prie à la chasse, il a la migraine et lorsqu'il raconte son aventure, il dit en soupirant : « Si le roi m'avait donné la caille au moins! »

La course des chargeurs de thé dans les mers de la Chine! Tous les ans, il se livre dans les mers de Chine et sur l'océan indien une lutte qui, pour les résidents étrangers dans l'extrême Orient, est aussi féconde en émotions que la course du grand prix peut l'être pour un vrai Parisien.

Mais ce n'est point de chevaux dont il s'agit, les lutteurs dont nous voulons parler n'appartiennent point à la terre. Ce sont des steamer, dont les flancs renferment des trésors par millions, représentés par une cargaison de thé nouveau. La lutte qui se livrent ces géants de la mer est une lutte de vitesse, et leur champ de courses n'a pas moins de 4,000 lieues d'étendue. Il s'étend depuis le Yang-tsze-Kiang dans le nord de la Chine, jusqu'à la Tamise. Le poteau du départ est à Hankow, celui de l'arrivée est à Londres même.

C'est vers le mois de mai que les thés de la nouvelle récolte font leur apparition sur le marché de Hankow.

Décrire la fièvre qui s'empare alors des négociants étran-

gers et chinois nous serait impossible.

Partout on achète, on emballe, on étiquette. Des caisses sans nombre viennent s'empiler dans les flancs de bâteaux à vapeur tous également impatients de fuir et qui, aussitôt chargés, vont descendre majestueusement le Yang-tszé.

C'est au sortir ce ce fleuve des fleuves que doit commencer la grande course.

De tous ces bâtiments, quel est celui qui arrivera le premier à Londres?

Telle est la question que chacun se pose, et les paris vont leur train. L'un parie pour celui-ci, l'autre pour celui-là, et le télégraphe se charge de tenir tout le monde au courant des péripéties d'une lutte qui doit durer près de deux mois.

Cette lutte, est toujours émouvante et bien souvent tragique aussi; et il est bien rare que tous ces navires qui emportent avec eux tant de vœux et tant d'espérances arrivent tous également au port.

L'un se perd sur les côtes de Chine, l'autre ne dépassera pas la pointe de Ceylan; tel autre encore parviendra presque au terme du voyage pour s'engloutir en vue de Lisbonne.

Il est certain que cette hâte d'arriver doit nuire à une navigation prudente, et il est probable que depuis longtemps on aurait renoncé à ces courses furieuses s'il ne s'était agi que d'une fantaisie de vaine gloire. Mais ce qui est réellement en jeu dans ces luttes à la vapeur, c'est un intérêt commercial de premier ordre, l'intérêt d'arriver avant tout autre sur un marché libre de toute concurrence, et cet intérêt est suffisamment grand pour qu'on lui sacrifie quelquesunes des règles de la prudence.

~~~

On nous communique la pièce suivante, dont nous ne connaissons pas l'auteur, mais qui a probablement été faite sous l'impression de la guerre entre la Prusse et la France. Nous en éliminons les strophes les moins piquantes :

> Tu l'as bien connu? c'était un grand diable, Leste comme un cerf et fort comme un bœuf : Le causeur d'ailleurs le plus agréable... ll brisait un sou comme on casse un œuf.

> > . . . . . . . . . .

Ce n'était pas lui qui voulait la guerre, Et je puis jurer qu'il a voté non ; Mais quand il a vu qu'il fallait la faire, ll a dit: Eh bien, qu'ils la fassent donc! Les Français de France ont la tête prompte : Mais lui, de Marseille, est homme de poids; Il sait qu'on ne meurt jamais qu'une fois, Et que cette fois vaut bien qu'on la compte.

« Dailleurs, disait-il, de plus ou de moins, Qu'est-ce qu'un soldat dans l'armée immense Dans tous les duels il faut des témoins; Nous serons témoins des Français en France.

Maintenant s'ils n'ont ni force, ni chance, Si ces gens du Nord se font battre exprès, Eh bien! mais alors reste la Provence! Qu'on y vienne un peu, nous serons tous prêts !

Effectivement, tout prêt à combattre, Faisant l'exercice, ayant deux fusils, Parlant comme trois, criant comme quatre, C'était un troupier des mieux réussis.

Et quand il apprit qu'aux chants d'Alsace, Le Dieu des combats nous abandonnait, S'il n'eut écouté que sa folle audace Il serait parti, mais il se tenait.

« Plus tard, disait il, je crois que la France Sera plus heureuse en me retrouvant; Montrons-nous de loin, comme l'espérance, Et pour rester fort, gardons-nous vivant. »

Et voilà qu'un soir, au sortir de table Après un long et copieux dîné Un farceur, hélas! peu charitable Soudain s'avance en lui criant au nez :

Qu'on voit au lointain un bateau qui bouge; Qu'on le croit prussien, qu'il vient vers le port. Le pauvre garçon est pris d'un transport. De blanc qu'il était, il en devint rouge, De rouge, violet, et de violet... mort !

Avis. - Nous avons pu nous convaincre que plusieurs personnes, ayant souscrit à la 1re série des Causeries du Conteur Vaudois, ont cru que par ce fait elles étaient aussi inscrites pour la 2me série. C'est là une erreur, et nous les prions de bien vouloir nous adresser une nouvelle demande.

L. MONNET.

#### Théâtre de Lausanne.

Dimanche 19 novembre 1876.

## LE PACTE DE FAMINE Grand drame en 5 actes.

LA MÉLI-MÉLO DE LA RUE MESLAY Vaudeville en 1 acte du Palais-Royal.

Les bureaux s'ouvriront à 6 1/2 heures. — On commencera à 7 heures.

# PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

#### CARTES DE VISITE

très soignées et livrées dans la journée.

LAUSANNE - IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY